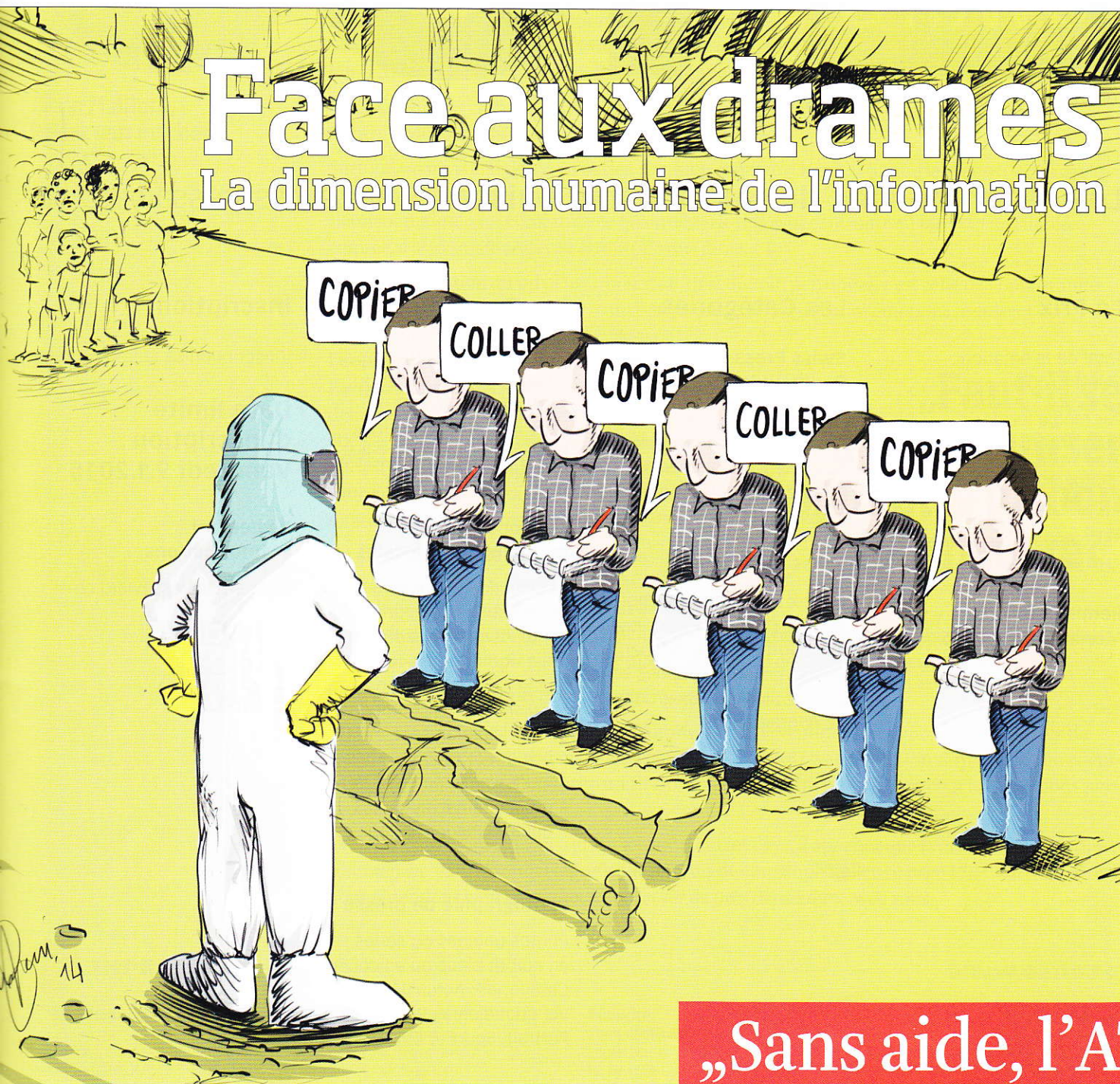


EDITO + KLARTEXT

N° 05 | 2014

LE MAGAZINE DES MÉDIAS



**Assises du journalisme:
un panorama d'inquiétudes**

Des comptes rendus des débats
et la Résolution des organisateurs.

**Passion
reporter**

Extraits des mémoires
de Laurence Deonna.

**„Sans aide, l'ATS
ne pourra plus
être trilingue”**

**La COFEM propose de subventionner
l'agence nationale. Interview de son
rédacteur en chef Bernard Maissen.**



**Peter Van Agtmael, 33 ans,
en discussion avec Sascha
Renner**

IRIN News, l'alerte humanitaire

La vie et la mort, y a-t-il un sujet plus chaud? Pourtant, la Disaster Fatigue démobilise bien des rédactions. Ebola, Daech, Ukraine, Centrafrique, Sud Soudan, Lybie, Gaza et tous les oubliés: Sri Lanka, Tibet, Haïti... Les envoyés spéciaux parachutés et les rubriques Monde ne peuvent suivre. Comment tisser partout des contacts fiables, accrocher avec des angles inédits, décoder tous les appels pour des victimes dont le nombre a doublé en dix ans? Ajoutez-y les reporters enlevés et égorgés, la concurrence des citizen journalists proliférant sur le Net, les acteurs ou footballeurs recrutés par les agences d'aide qui ameutent la presse en éclipsant la compréhension des causes et des enjeux...

Ça tombe bien. L'agence spécialisée IRIN News, qui couvre depuis vingt ans 70 pays, installe dès janvier 2015 son siège à Genève. Rattachée jusqu'ici à l'Office de coordination des affaires humanitaires de l'ONU (OCHA), elle a été poussée à l'autonomie. Son travail critique et très pro ne plaisait pas à tous.

Avec 35 rédacteurs et 165 correspondants locaux connaissant la langue et le contexte du terrain, là où nul autre reporter ne s'aventure, IRIN est une source unique. Présente avant (et après) les crises, elle était la première à parler du Darfour ou de Boko Haram, en anglais, en arabe et en français, avec film et photos.

Son éjection de l'ONU lui permettra une indépendance accrue au cœur des états-majors urgentistes: ce qui marche et ce qui rate, l'aide politisée voire bloquée par des Etats ou des rebelles, les trafics sexuels de certains casques bleus, tout cela avec de la nuance et du dialogue constructif plutôt que des titres saignants.

Qui a dit fatigue? Le besoin reste là de scruter une „industrie“ humanitaire qui pèse 22 milliards par an et doit des comptes au public. Quel meilleur endroit pour interpellier les acteurs, pour rénover un journalisme permettant de mieux prévenir les désastres? Pour associer aussi de nouveaux acteurs locaux garants d'une aide mieux utilisée?

OK, mais qui va payer? Les accords de reprises par le „New York Times“, peut-être le „Huffington Post“, et des soutiens divers (y compris de Berne) pourront-ils couvrir un budget qui atteignait 7,6 millions en 2012? Le pari est le même pour tous ceux qui veulent que de Genève rayonne une véritable information sur les défis globaux. Une info de qualité, qui aide à empocher les problèmes et sauver des vies, ce n'est pas gratuit!



Daniel Wermus, journaliste

Quand je m'y suis rendu, je me suis senti bien dès le début. Mais je ne comprenais pas cette guerre et je ne comprenais pas l'Amérique. Au cours des premières années j'ai surtout essayé de comprendre les enjeux de cette guerre. Je ne voulais pas me contenter de montrer la violence, je voulais parler d'un pays et de son histoire. J'ai constaté que je pouvais exprimer beaucoup de choses visuellement, et le reste par l'écriture et les mots.

Vous êtes entré en 2008 dans la fameuse agence Magnum, après seulement quelques années dans la profession. Comment cela a-t-il été possible?

L'agence était à la recherche de jeunes photographes, mon travail s'appuyait sur des thèmes actuels et j'ai eu de la chance. Quand j'y repense, c'est presque un miracle parce que mon travail était encore très rudimentaire. Au sein de l'agence, beaucoup n'étaient pas enchantés par mon admission comme Nominee, acceptée à une voix près. Depuis un an maintenant je suis membre à part entière.

Qu'est-ce qui vous amène à prendre des risques en fréquentant les lieux en guerre?

Je me sens attiré par les grands événements. Pourquoi? Je le sens, c'est tout. Parfois j'ai souhaité ne pas être ce que je suis. Mais on ne peut aller contre sa nature. Cela dit, je ne photographie plus seulement la guerre, il y a bien d'autres thèmes qui en valent la peine. Je vieillis et n'ai plus envie de voir sans arrêt des gens qui meurent.

Ce travail n'est pas sans conséquences. Pour être franc, il est terriblement déprimant et angoissant. J'ai échappé de justesse à des accidents. Je n'ai pas envie de perdre la vie dans une de ces guerres comme tant d'autres. Etre amoureux est une bonne chose, manger est une bonne chose, être en famille est une bonne chose – ce sont des impulsions que j'ai refoulées pendant des années.

Propos recueillis par Sascha Renner

(*) Centre de formation médiatique.